

UTOPIA

Joëlle Wintrebert
7, rue du Miradou
34170 CASTELNAU-LE-LEZ
T°: 08 71 23 12 29
E-m@il: Wintrebert.lehalle@wanadoo.fr

Au sol. Recroquevillé. Il tremble.

Est-ce possible, ces frissons, ces dents qui claquent lorsque rocs et poussière lui semblent prêts à s'embraser ? Son corps de bois flamberait sans peine.

Il a erré longtemps dans la fournaise des galeries. Heure après heure, toute son eau l'a fui. Sa langue de carton soudée à son palais lui refuserait, il en est sûr, jusqu'au secours d'un cri. Sa *kafeblesh* est vide. Il a bu sans réfléchir le café de la gourde. Sans imaginer un seul instant la trahison d'Armelle ni qu'il pourrait se perdre. Maintenant, ce liquide lui manque.

Non loin de lui, de petites pierres cascades. Il se redresse, écoute, sa tête pivote et le faisceau lumineux de la lampe attachée à son casque balaye les ténèbres...

La *kopplomp* piège la source du bruit : une souris qui détale sur un fouillis de tuyaux vissés à la paroi. Il se lève. Son cœur bat à grands coups. Un sursaut de sa ténacité coutumière le ranime. Ce galop acrobatique des souris garantit au moins l'absence du grisou, c'est ce que lui ont expliqué les mineurs. Et même s'il ignore ce qui lui reste d'autonomie, l'accumulateur fixé à sa taille lui donne encore de la lumière. Il n'a pas oublié les récits des catastrophes minières : c'est plus que n'en avaient bien des rescapés obligés de ramper dans le noir.

Avancer, ne pas céder au désespoir. Frapper toute surface métallique susceptible d'entrer en résonance. Quelqu'un finira par entendre. Ils sont nombreux ceux qui sont sortis du dédale.

Ils connaissaient le terrain ? Pas tous. Et pour se sauver, quelques-uns furent parfois obligés d'emprunter des sections de la mine qu'ils n'avaient jamais explorées.

Daniel force ses pas, mécanique. Son esprit est ailleurs.

« Daniel et Armelle, on devrait marier nos prénoms, vous ne trouvez pas ? Ils vont si joliment ensemble ! » Elle avait ponctué sa boutade d'un gloussement joyeux, la tête à demi renversée. Cette posture s'ajoutait au bras jeté par-dessus le dossier de sa chaise et Daniel avait pensé : *c'est imminent, les deux seins qu'elle nous dévoile plus qu'à moitié vont jaillir de son débardeur*. Un feu avait embrasé ses joues, il avait détourné les yeux. Pris à la glu du ridicule. Le front moite et le dos poisseux. Alors, très vite, la fille s'était penchée vers lui, avait attrapé son menton et posé sur ses lèvres un baiser d'oiseau qui picore, puis elle avait décollé de son siège et, dans l'incroyable tohu-bohu du bar, il l'avait aussitôt perdue de vue. La surprise

l'avait figé de longs instants. Ce genre de scène, le baiser impromptu d'une fille aux cheveux de lune et aux impossibles yeux verts, ça n'arrive que dans les rêves. Quand son esprit avait enfin admis que cette Armelle venait de l'embrasser, il avait bondi de sa chaise et fouillé la salle à sa recherche. En vain. Elle avait disparu. Les mineurs qu'il interrogeait prétendaient ne pas la connaître. Seul un très ivre bonhomme lui avait affirmé en brandissant un index péremptoire que démentait une voix chevrotante et cassée : « L'était ma fiancée, autrefois. Oui monsieur. Armelle Courreau. J'avais vingt ans. On faisait un beau couple. Et puis le Toine me l'a volée. Saloperie ! »

Daniel avait hoché la tête, adressé à l'ancêtre un sourire compatissant, et s'était éclipsé. D'un coup, la fatigue de son premier jour de mine s'abattait sur lui. S'y ajoutait un trop plein d'émotions. La peur surtout. Elle lui avait étranglé l'estomac avant la prise de cage. Le géomètre qu'il accompagnait l'avait prévenu que ça descendrait vite, mais il ne l'avait pas mis en garde quant aux particularités des transports. Daniel avait été sidéré de découvrir un ascenseur qui ressemblait à un monte-charge à claire-voie. Cent cinquante mineurs pouvaient s'y entasser sur trois plateaux. Ce matin-là, ils ne devaient guère être plus de soixante à se tenir par l'épaule, vacillants. Lorsque le moulineur avait initié la descente dans un infernal bruit de ferraille, Daniel avait eu l'impression que ses tripes lui remontaient dans la gorge. La cage glissait le long des parois à une allure vertigineuse. Une vitesse nécessaire pour atteindre les 500 mètres de profondeur, mais quel novice n'avait pas en mémoire l'accident du puits Reumaux ? Une rupture du câble et vous étiez écrabouillés à coup sûr par ses milliers de kilos s'abattant sur la cage si, par une chance insigne, vous aviez survécu à la chute...

Daniel en était sorti les jambes flageolantes, immédiatement rasséréiné de découvrir le réseau éclairé des galeries. Le petit train dans lequel il avait embarqué n'offrait malheureusement aucun confort. Banquettes de bois dur et bruit de casserole n'empêchaient pourtant pas les mineurs de jouer aux cartes, et même pour certains d'entre eux de poursuivre leur nuit. Ensuite, le novice avait eu un instant d'hésitation au moment de saisir un Apod, l'une de ces perches qui fonctionnent comme des télésièges et qui vous emmènent sur des kilomètres, de plus en plus bas, dans des entrailles tapissées de tubes et de gaines. *Pour un kilomètre de galerie, s'était souvenu Daniel, cinq de tuyaux et dix de câbles électriques !*

Il avait frissonné de nouveau. Bienvenue au royaume de la nuit ! Seul éclairage, la *kopplomp* fixée à son casque. Afin de se rassurer, il gardait les

yeux fixés sur le point lumineux devant lui, tâchant de se persuader qu'il ne s'agissait pas d'un ver luisant ou de quelque feu follet mais bien du géomètre dont la perche le précédait.

Puis ils avaient marché dans de nouvelles galeries et emprunté un dernier moyen de locomotion, le *Streckenulli*, un birail au sol, muni d'un câble tiré par un treuil. Ils commençaient à entendre le va-et-vient de la haveuse. Bientôt le bruit de la machine d'abattage devint assourdissant. La mine entière vibrait et communiquait sa tremblote à ses visiteurs.

La veille, convoqué par son chef porion pour apprendre à Daniel les rudiments de la mine, un ancien ricanait, gestes à l'appui. « La *schrämmaschine*, c'est un monstre. 90 tonnes, 16 mètres de long, 2 de haut. Avec une gueule armée de dents à chaque bout, qui crache et te mord la paroi de charbon sur plus de cent mètres à chaque passage. Ça te tombe du 22 000 tonnes en 24 heures, une Electra 2000. Tu m'en diras des nouvelles ! » Et il balançait ses mains crochues devant lui, avec la conviction d'un gorille.

Daniel écarquillait les yeux. Sous les crocs des tambours, le charbon croulait par pans de muraille entiers. Le « blindé », convoyeur métallique à chaînes et à raclettes, le récupérait et le vidait sur la bande porteuse au caoutchouc usé. Le chaos rocheux roulerait jusqu'au puits de remonte à 4 m/s.

Les ripeurs de piles avançaient au fur et à mesure le « soutènement marchant ». Daniel comprenait enfin le sens de ces mots obscurs. Jamais il n'aurait imaginé une progression si rapide des piles hydrauliques qui étagaient d'un toit d'acier la galerie au fur et à mesure de son creusement.

Il avait appris qu'on « foudroyait » dans le même temps les terrains exploités. Écroulés à l'arrière du front de taille afin de combler les vides, ils rendaient le chantier d'abattage entièrement tributaire des énormes écarteurs et de leurs vérins. *Une défaillance du système et je doute que le risque se mesure seulement en perte de production*, pensait Daniel, la gorge sèche. *On doit aussi finir enseveli, à l'occasion !*

Le bruit était indescriptible, la chaleur humide difficilement supportable, et il montait de la boue noirâtre et des machines une âcreté qui prenait à la gorge.

Benoît Guidon, le géomètre, avait salué le haveur qui s'affairait à son pupitre de commande, crié quelques mots contre son oreille, puis il avait gagné une de ces galeries qui desservent les fronts de taille et que les

mineurs appellent travers-bancs ou bowettes. Il rejoignait une équipe de traçage qui travaillait « au rocher », à creuser une nouvelle voie d'accès.

Daniel marchait dans les pas du géomètre et tentait de se rendre utile, vaille que vaille, pour les relevés des profils, mais il n'était pas allé apprendre à la mine-image comme les jeunes issus du carreau, nés entre les élevures des chevalements et des terrils. Sa maladresse était patente. Par surcroît, il avait vite compris que Guidon supportait à peine sa présence importune et qu'il ne tenterait pas de l'intégrer au groupe.

Comment lui en vouloir ? Daniel lui avait été présenté comme un jeune cousin du patron qui souhaitait s'initier au monde de la mine. Jouer les baby-sitters ne figure pas au rang des tâches exaltantes.

Il avait ordonné à Daniel de rester en arrière avec les plans, tandis qu'armé de son théodolite, de son trépied et de sa mire, il « tirait la direction » en fixant un fil à plomb au toit de la galerie. Il daigna expliquer que le conducteur de la machine n'aurait qu'à suivre ces repères pour creuser dans la bonne direction. L'homme restait poli avec son poids mort, mais Daniel l'avait vu commenter sa présence aux bowetteurs avec des mouvements du pouce et des épaules qui signifiaient assez ce qu'il pensait de lui.

Admiratif et désœuvré, Daniel regardait le *hauer* abattre la roche et, dès l'évacuation du déblai par le convoyeur, les trois boiseurs tapisser la galerie de grillage et de boulons ancrés à la résine au toit, en fibre de verre sur les parois. Le chef de poste hurlait ses ordres pour couvrir le bruit de l'engin et prêtait la main, tirant le ventube d'aéragé et les gaines des circuits électriques, prolongeant l'indispensable conduite d'eau. Le *schliessmann* s'avança. Daniel savait que cet aristocrate de la mine, maître des explosifs, le boutefeu, était le plus surveillé des mineurs, et l'objet de rapports de police réguliers. Il indiqua le nombre de trous à forer, leur profondeur, leur emplacement. Les bowetteurs ensuite attaquaient la roche au Jumbo, monstre à trois bras capable de creuser trois mètres de rocher à la minute, puis ils curèrent les trous à l'air comprimé. Leurs silhouettes dansaient dans la poussière. Daniel toussait. Alors, le *schliessmann* procéda au « bourrage » : charger un bâton de dynamite dans chacun des trous, colmater.

Les hommes rudoyaient Daniel, le traitaient de *sackhauer*, hésitaient à peine à le bousculer. De cela aussi, l'ancien l'avait prévenu. « Sur le front de taille, c'est fini l'époque des bons camarades. De mon temps, on aidait les nouveaux. Aujourd'hui, c'est l'ère du rendement. Pas de pitié pour celui qui

ne comprend pas ou qui traîne... mais toi ce sera pire : à la mine, on n'aime pas les chouchous. »

L'équipe déserta son poste avant le tir. Les canons à brouillard avaient été préparés, la zone mise en sécurité, tout était prêt pour la mise à feu. Le géomètre indiquait du doigt au novice de suivre les gars. La pause « briquet », devina Daniel qui percevait soudain les gargouillis de son ventre même s'il ne pouvait les entendre. Il était affamé. Assis sur un écheveau de fils, il sortit de son *hawasack* le casse-croûte que lui avait préparé son hôtesse, de la *lyoner* entre deux épaisses tranches de pain. Cette saucisse de viande, traditionnelle en Moselle, était une agréable découverte. Le café de sa gourde en alu, de même provenance, offrit un contrepoint si bienvenu que Daniel porta aux nues la revêche Madame Renouée. Non loin de lui, les mineurs chahutaient, mais aucun ne lui adressa la parole.

Après la pause, Benoît Guidon l'avait mesuré du regard, comme un tailleur évaluerait mentalement le gabarit d'un futur client, puis il avait lâché du bout des lèvres : « surveillance des vieux travaux », et ces quatre mots avaient constitué la seule explication quant à ce qui attendait Daniel les heures suivantes.

Il en était sorti rompu, après que l'autre l'eut fait crapahuter pendant des heures dans des bowettes dépourvues de tout grisoumètre et parfois si effondrées qu'il fallait y progresser à quatre pattes. Daniel bénissait alors l'Apeva accroché à sa ceinture, mais il avait été pris de panique en captant soudain des effluves sulfureux, avant de se rappeler que le méthane, dont le grisou était presque entièrement composé, était un gaz dépourvu d'odeur. Malgré tout, la moindre sensation d'oppression continuait à le tétaniser. L'appareil de survie ne permettait que trente minutes d'autonomie respiratoire, et si on se trouvait trop loin d'un abri pressurisé et des cartouches relais...

Outre cette exploration d'anciennes galeries, Benoît Guidon avait vérifié les ventilateurs de plusieurs puits d'aérage, puis les pompes d'exhaure. « Il ne s'agit pas seulement d'éliminer les eaux d'infiltration, avait-il exposé dès qu'ils furent assez loin pour parler sans crier. Il faut aussi se débarrasser de l'eau que nous apportons. Les remblais obligent à injecter un mélange de sable et d'eau après le déhouillage de certaines tranches. Au front de taille aussi, l'eau nous sert. En projection. Elle neutralise la poussière. »

Daniel s'était demandé ce qui lui valait ces tardifs commentaires didactiques... avant de s'apercevoir qu'ils approchaient de la cage. La

journée de travail était terminée. Le géomètre avait dû se rappeler qu'il était censé l'initier. *Mission accomplie*, grimaçait Daniel qui se sentait rompu. Il avait peine à croire que tous les lieux qu'ils avaient visités nécessitaient un contrôle impératif ce jour-là. *Toi, mon bonhomme, tu cherches à me décourager. Si tu savais qui je suis !*

« Personne ne devra connaître la nature de votre mission, avait répété M. de Mailly. Son succès en dépend, j'espère que vous en êtes conscient. Nous allons vous tester à La Houve. C'est assez loin pour que, si vous échouez, vous puissiez malgré tout mener votre enquête sur les carreaux de Forbach et de Petite-Rosselle sans être grillé.

— Je n'échouerai pas.

— Ne soyez pas si sûr de vous, M. Magimel. Beaucoup de nos garçons qui n'auraient jamais imaginé renoncer n'ont pas supporté le stress de la première journée. C'est un monde particulier, la mine. Certains se découvrent claustrophobes, d'autres ne supportent pas le bruit, la plupart imaginent pour la première fois ce qu'a pu vraiment représenter la catastrophe de Courrières. L'idée qu'ils risquent mille morts, parmi lesquelles la plus clémente est d'être tué proprement par l'explosion d'un coup de grisou, suffit à les dissuader à tout jamais de redescendre. Que Dieu vous protège du coup de poussière !

— La poussière, ça ne paraît pas si effrayant ?

— Un mot bénin pour une réalité atroce : c'est la combustion instantanée des particules en suspension. Quand il suit le coup de grisou, il double son effet. Mourir carbonisé ne doit pas être agréable. Heureusement, aujourd'hui, les détecteurs permettent d'isoler tout un secteur dès que le taux du gaz s'élève. Vous aurez peut-être l'occasion de vous trouver plongé dans un silence inhabituel et dans le noir. »

Quand Daniel était sorti de la cage, à la recette extérieure du puits, il éprouvait un certain sentiment de triomphe. La mine n'avait pas eu raison de lui. Après avoir restitué sa lampe, son accumulateur et son Apeva à la lampisterie, il avait gagné la salle des pendus où frissonnaient au bout de leur chaîne comme autant d'étranges silhouettes habits de ville ou de travail, selon que les mineurs avaient ou non rejoint leur poste. C'est en chantonnant qu'il enleva ses bottes noires et boueuses, son bleu de travail maculé, sa chemise à carreaux, le foulard recommandé par l'ancien et qui l'avait protégé des souffleries de l'aérage, les lunettes et le masque. Sa chanson s'étrangla dans sa gorge alors que ses doigts passaient sous l'élastique de son slip. Les joues brûlantes, il le fit glisser le long de ses jambes.

Impossible de le garder pour passer à la douche ! Là, comme on l'en avait prévenu, dans un chahut de rires et d'exclamations salaces, les hommes faisaient le petit train, se savonnant mutuellement le dos sous l'eau chaude. Il hésitait sur le seuil quand une poussée le projeta en avant.

C'était le géologue. Il riait.

« Si tu veux devenir l'un des nôtres, il faut apprendre le *buckle*.

— Viens t'en donc, *kumpel*, appela le dernier du groupe. Viens me froter le dos. »

Daniel s'exécuta.

Une foutue expérience, grimace le garçon dans le noir. Il secoue la tête et le faisceau de sa lampe anime d'une vie fantomatique les parois blanchies par le calcaire qui, projeté en poudre sur les parois des galeries, sert à fixer la poussière.

Les mineurs l'avaient bizuté, sans grande méchanceté, mais leurs commentaires crus sur son anatomie s'étaient accompagnés de gestes calculés pour aggraver son malaise, lequel déchaînait leurs lazzis. Peu décidé à endosser le rôle de la victime, Daniel joua du savon dont ils l'avaient enduit pour leur glisser des mains et filer, tant pis pour le rinçage. Au moins était-il dégrasé. Il termina sa toilette chez sa logeuse, avant de se présenter au rapport devant M. de Mailly, son employeur des Houillères du Bassin de Lorraine.

« Les conclusions de cette journée sont limpides, annonça-t-il. Vous souhaitez savoir où, comment et pourquoi vos mineurs ont disparu ? Descendre au fond ne me posera pas de problème. En revanche, si je ne réussis pas à gagner la confiance des hommes, nous courons à l'échec.

— Il sera facile de feindre une embauche normale, M. Magimel. Il n'en reste pas moins un sacré problème : sur le carreau, la confiance ne se gagne qu'avec du temps. Vous en aurez la patience ?

— C'est à vous de répondre à cette question. Je suis détective. Mon métier, c'est de trouver la réponse aux énigmes. Tant que les HBL. me payent, je suis prêt à relever le défi.

— Alors... Reposez-vous demain, vous commencerez jeudi au puits Simon, à Forbach. »

De nouveau assis. Son courage évaporé comme l'eau de son corps. *Elle t'a trompé et tu sais bien comment*. L'ensorceleuse. Daniel n'a pas oublié le jour où il l'a retrouvée. C'était le 4 décembre, fête de la Sainte Barbe,

chômée partout en Lorraine : honneur à la patronne des mineurs ! Épuisé, il ne s'était pas levé quand une salve d'explosifs avait salué le jour. Elle annonçait le proche départ du cortège traditionnel. En laïc militant, Daniel se souciait assez peu de voir ses nouveaux compagnons transporter du puits à l'église la statue de la sainte. En revanche, il ne voulait pas manquer la remise de la médaille vermeil du travail au chef de poste de son équipe. Sa bonne volonté maladroite lui avait valu le parrainage de cet ancien respecté, Gaby Mariotti. Grâce à lui, des portes s'étaient ouvertes. Si Daniel n'avait pas d'ami, cette percée inespérée en moins de trois semaines lui permettait déjà de rassembler des indices. Il questionnait sur tout, et ses questions concernaient aussi bien les machines que les hommes, l'avenir et le passé de la mine. Personne ne s'inquiétait de sa curiosité, ni qu'elle fût insatiable. Il était étranger au pays. Et puis, c'était un bleu, un môme, dont on tolère les questions de môme.

La fille l'avait rejoint pendant la cérémonie des médailles. Elle arborait ce jour-là un corset noir lacé de rouge sur une jupe de cuir noir assortie qui ne cachait presque rien de ses jambes malgré le froid polaire. Daniel en avait perdu le souffle dès qu'elle s'était affalée sur la chaise en plastique orange qui jouxtait la sienne, laissant bâiller la longue capote de style militaire qui la sanglait jusque-là. Son odeur lui parvenait en bouffées entêtantes. *Terre mouillée traversée de décharges électriques ? Absurde !* s'était dit Daniel qui ne pouvait empêcher son regard de revenir sans cesse à ces formes parfaites et se demandait que penser d'une invite aussi manifeste. Imperturbable à son côté, Armelle restait silencieuse, attentive à la scène, en apparence passionnée par le défilé des médailles : du Travail et des Mines, de vermeil, d'or et de grand or, tout un assortiment escorté de discours du patronat, des syndicats, des politiques. C'est là que ça s'était gâté. Avec les discours. Rires, grimaces et sifflets, deux doigts étirant l'arc voluptueux de sa bouche. *Par chance, elle ne sait pas siffler,* avait constaté Daniel, soulagé. Il détestait les scandales publics et son premier réflexe avait été de fuir. Étonné, il s'apercevait que l'attitude excitée de la fille ne lui valait pas l'irritation de ses voisins comme il aurait pu s'y attendre, mais des commentaires approbateurs. Deux hommes applaudirent. La fronde était dans l'air. Il était loin, le mineur célébré « premier ouvrier de France ». Le Pacte Charbonnier avait tranché : trop chers, la gaillette et le coke français ! Les mines, toutes les mines, auraient fermé en 2005. *Et Forbach, le puits Simon, la veine Wolwerth où je travaille, c'est pour la fin de l'année*

prochaine. Alors qu'on sort des 100 millions de tonnes. Mais les Français ne pouvaient plus rivaliser contre les *découvertes* du Canada ou du Venezuela ?

Les hommages lénifiants paraissaient décalés, presque insultants. Armelle se moquait sans retenue, lâchant comme autant de traits assassins des salves de mots qui sonnaient avec une désuétude étrange entre ses lèvres carminées.

Les souvenirs reviennent, si précis et si drôles que Daniel oublie un instant sa position périlleuse. Il se rappelle en particulier l'expression : « cautère sur une jambe de bois ». Et comment ces mots l'avaient frappé. Des mots du passé. Avec les fringues et le maquillage rock, le contraste était saisissant. Peu sensibles à ce décalage, hommes et femmes autour de lui hochaient la tête. Ils avaient repris la formule à leur compte et l'avaient beuglée avec autant d'unanimité que de conviction. Ah ! le joli chahut ! Les représentants des HBL, comme ceux de la région et de l'état, s'enfuirent sous les huées.

Après, les syndicats grognaient, mais le vin d'honneur réconcilia tout le monde. Daniel suivit la fanfare en procession profane jusqu'à la salle où avait été dressé le banquet des mineurs. Pour avoir trop largement sacrifié au vin gris de Moselle, il manqua l'instant où la belle Armelle, harcelée, s'éclipsait. Il s'en consola en beuglant avec ses compagnons du fond : « La revanche des moutons ».

*Les loups, les loups les plus féroces,
Toujours la gueule ouverte, mangeant
Les mineurs, leurs femmes et leurs gosses,
C'est la bande des gens d'argent.
Nous, moutons noirs du charbonnage,
Nous saignons de ce long carnage
Gare là-dessous !
Les crocs nous poussent au fond d'la mine !
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

Plein d'entrain, Daniel scandait : « *Les moutons vont manger les loups ! Les moutons vont manger les loups !* » Certes, la nationalisation et les acquis sociaux conquis à force de grèves parfois sanglantes avaient changé l'univers de la mine depuis la création du texte qu'il chantait : aujourd'hui,

si les mineurs partaient en préretraite la mort dans l'âme, 5 ans de carrière permettaient à un homme de 45 ans de toucher 80% de son salaire, mais Daniel avait absolument oublié qu'il était venu sur le carreau pour défendre les intérêts des loups, et non ceux des moutons. Emporté par la vague chaude et amicale de l'ivrognerie, c'est avec une sincérité parfaite qu'il braillait :

*Descendus vivants au sépulcre,
Nous rampons dans l'éternel noir,
Pour un bien misérable lucre
Qu'on n'est jamais certain d'avoir
Ils nous tiennent par la famine,
Et l'amende nous extermine...
Gare là-dessous !
Notre ennemi, c'est notre maître !
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups ! (ter)*

*Eux nous volent... sur nous on lance
Les gendarmes, les policiers...
C'est par légitime défense
Que nous devenons justiciers !
Le ciel est noir... l'orage crève,
La France ouvrière se lève !
Gare là-dessous !
Partout le clairon de la grève !
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups ! (ter)*

*Oui, les dents et les faux s'aiguisent
La masse aura gros à manger,
Surtout ces loups qui se déguisent
Sous des vêtements de bergers,
Sur la finance féodale,
Plane une revanche fatale !
Gare là-dessous !
Car tout nous pousse à la Sociale !
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups ! (ter)*

Musique tonitruante, danseurs inspirés par Saint-Gui soi-même, buveurs imbibés de champagne, le bal qui avait succédé au banquet se transformait pour Daniel en carrousel infernal. Les tempes bourdonnantes, il s'apprêtait à céder le siège attendant au bar où il était resté juché depuis son entrée dans la salle quand Armelle apparut, saluée par des cris de joie et quelques hennissements de rire. Royale, elle avait détaché du bout des doigts deux ou trois mains qui tentaient de l'intercepter, asséné une tape au malotru qui se penchait pour l'embrasser, esquivé un géant bien décidé à l'enlever pour une samba *collé-collé*. Daniel la regardait approcher, il se mordait la lèvre, elle venait droit sur lui. Elle s'était inclinée, les deux mains en appui sur ses genoux. « Tu veux danser ? » Il secouait la tête, indécis. Son sourire lui brûlait le ventre. Elle s'était penchée encore plus, si bien que le regard de Daniel avait été aspiré entre les sombres et douces collines de ses seins, et elle avait chuchoté à son oreille : « Alors, on s'en va. »

Elle disait qu'elle t'aimait, et toi tu le croyais, pauvre imbécile !

Des larmes ruissellent soudain sur les joues de Daniel. La vérité, c'est qu'il y croit encore. Il sanglote. C'est un chagrin d'enfant. D'ailleurs, il n'a pas souvenir d'avoir pleuré ainsi depuis ses dix ans et la mort de ses parents, broyés dans leur 504.

Il voudrait se persuader qu'elle est à sa recherche, qu'elle ne l'a pas séduit à seule fin de le neutraliser parce qu'elle savait qu'il enquêtait sur les disparitions des mineurs. Une femme trahirait-elle un homme au point de souhaiter sa mort ?

Il se frotte furieusement les joues, regarde ses mains où l'eau de ses pleurs a délavé la poussière en un lavis noirâtre. *Seigneur, je dois avoir la tête d'un vieil épouvantail !* Il hausse les épaules. Qu'importe, puisqu'elle ne viendra pas. *Je l'aime, je l'aime comme je n'ai encore jamais aimé personne, pas même mes parents.*

Il prend une grande inspiration, se mouche. Ne pas céder au désespoir. Elle a promis. Qu'elle viendrait, et qu'elle lui donnerait la clé du mystère. Il ne doute pas qu'elle la détienne. Et il ne parvient pas à imaginer qu'elle se soit donnée par calcul... mais que connaît-il des femmes ? Et d'ailleurs, que connaît-il de ses semblables ? Des cas d'école. Des constructions intellectuelles à démonter pièce par pièce. Détective ! Ah, ça, rien à dire en ce qui concerne les hypothèses ou la déduction ! Quant à sonder l'âme humaine...

Il se lèche les lèvres. Il a si soif ! Il tape comme pour la crever la canalisation derrière lui. Elle rend un beau son creux, vibrant. *Je me suis perdu, Armelle. Trouve-moi, trouve-moi !*

Il se laisse glisser de nouveau contre le mur, appuie sa tête, ferme un instant les yeux. Trop d'images le hantent. *La solution est là, j'en suis sûr. Il l'avait trouvée, lui !* Alors Daniel prend le dossier rassemblé depuis le début de son enquête et qui ne quitte jamais son *hawasack*, en sort une chemise, élève une photocopie devant le faisceau de la lampe. *Lis, lis encore. Elle est là, cachée dans le journal de Guillaume de Wendel, cette clé qui te manque.*

plus que le désordre, ce mot résonne en moi : « RACHE¹ ! », tant nos cambrioleurs l'ont répété, en capitales sanguinolentes, énormes et soulignées, sur tous les espaces vierges des murs.

« RACHE ! »... Qui veut se venger, et de quoi, avec cette violence ? Père nous sent en danger, et je le comprends. Depuis la fusillade de Fourmies, le 1^{er} mai, l'effervescence s'est emparée du carreau. 9 morts et 106 blessés ! Je ne l'ai jamais vu plus en colère que ce vendredi-là. « Comment cet officier a-t-il pu donner l'ordre à la troupe de tirer sur la foule ? criait-il. Si le Nord contamine la Lorraine... » La grève d'Anzin n'est pas si loin. 12 000 mineurs qui cessent le travail pendant 56 jours, l'idée que cela pourrait se produire ici lui donne des suées. La grève de huit jours il y a deux ans a sonné l'alarme. Depuis, il veille à intervenir au moindre conflit. Mère s'épuise à le rassurer. Nos mineurs, ici, ont des avantages inconnus dans le Nord ou le bassin de Saint-Étienne. Nous les logeons, nous les soignons, nous les

¹ « vengeance », en allemand.

chauffons, nous les secourons quand ils sont en détresse, et pour leur repos dominical, nous leur avons bâti l'église Saint-Théodore. Somme toute, ils peuvent se féliciter d'être Allemands plutôt que Français. L'entrée en vigueur de la loi sur la protection des travailleurs, le 1^{er} juin, interdit désormais l'usine aux enfants de moins de treize ans. Elle a aussi réduit à dix heures le temps de travail des adolescents, instauré le dimanche en jour de repos obligatoire, et créé la retraite à soixante-cinq ans.

Héloïse a fustigé nos parents quand ils ont vanté ce « progrès ». Je l'entends encore prononcer d'un ton glacial : « Vous vous moquez, sans doute. À cet âge-là, ces hommes sont morts. Votre charbon les a tués vingt ans avant. »

Père n'aurait jamais dû lui permettre de suivre des études. Ma ravissante petite sœur s'est transformée en bas-bleu revanchard. Il semblerait que notre pionnière ait des excuses. Les carabins lui mènent la vie dure, à Paris. Il n'y a que 102 filles inscrites à la Faculté de médecine pour 3 250 étudiants. Et encore, beaucoup sont étrangères. « Les mâles détestent que les femelles leur portent ombrage », claironne ma sœur. « C'est une question d'hormone », ajoute-t-elle d'un ton grinçant. À son retour ici, diplôme en poche, ses chers mineurs accepteront-ils un diagnostic porté par une femme ?

Quand elle est arrivée de la capitale impromptu, ce matin, l'invité de Père nous a tous sidérés en la saluant comme l'enfant de la maison avant même qu'elle n'eût franchi notre seuil, puis en la reconnaissant d'emblée pour ce qu'elle est, une étudiante en médecine.

Héloïse ne nous ressemble guère, avec sa blondeur et ses yeux d'elfe quand Charles, Albert et moi sommes brun de tourbe, mais il n'est sans doute pas impossible à un physionomiste de discerner des traits communs dans nos visages. Ainsi l'arc de la bouche, rouge et enflé comme si on venait d'y mordre. Admirable chez notre sœur, il nous donne un air de sensualité plébéienne dont nous nous passerions volontiers.

Quant à imaginer Héloïse sur les bancs de la Faculté de médecine, là résidait la vraie surprise.

À Charles, qui ouvrait des yeux en soucoupe et parlait de magie, notre hôte a lancé, tel un os à ronger : « De l'observation découle la déduction. Analyse des faits, hypothèses et raisonnement logique. Croyez-moi, il n'y a rien de sorcier dans mes affirmations ! »

Et d'expliquer : la bouche d'Héloïse, oui, mais surtout les armes de notre famille, quoique discrètes et maculées, à son sac de voyage. Voilà comment il avait établi le lien de parenté, alors qu'ils se croisaient sur le perron, au point du jour. Quant aux études de médecine, nous devions bien admettre que peu de jeunes filles arborent un stéthoscope en guise de collier. Par surcroît, ses mains et sa jupe étaient tachés de sang. Elle paraissait trop peu incommodée pour qu'il fût le sien et il était facile d'en déduire qu'elle avait donné des soins.

Héloïse a rougi. « Une très jeune femme, dans le train. Son garçon n'a pas attendu l'arrêt en gare pour venir au monde. Mon premier accouchement. J'ai eu droit à des applaudissements. »

Elle nous toisait d'un air crâne. Le délicieux hérisson des Wendel. Charles la regardait bouche bée, confit d'adoration. J'hésitais moi-même, tout comme le reste de ma famille, à valider l'acte. L'idée de ma sœur se donnant en spectacle entre les cuisses nues et sanglantes d'une parturiente me faisait frissonner.

L'invité de Père a hoché la tête. « Votre volonté prévaudra, mademoiselle. Vous deviendrez médecin. D'ailleurs, jadis, avant que les hommes ne s'en emparent, l'acte de la naissance était entièrement géré par les femmes. »

Proféré d'un ton neutre, le propos ne l'était guère, et ma sœur a grimacé un sourire, reconnaissante, avant de s'éclipser pour se reposer, après sa nuit blanche.

J'étais agacé. Je le suis toujours. Je ne sais presque rien de cet Anglais qui est notre hôte depuis cinq jours, si ce n'est que nous devons taire son identité car il se trouve sur le continent incognito. « Menaces de mort », nous apprenait Père le soir où ils sont revenus de Paris ensemble, après s'être retrouvés à l'Opéra. Père a connu H à Londres, où il est détective privé et où il réside quand il ne tente pas d'échapper à ses « inexpiables ennemis ». C'est un grand homme maigre au long nez que je jugeais fort terne jusqu'ici, si l'on excepte les instants où Mère parvient à le convaincre de servir le Stradivarius que j'ai si allègrement massacré, enfant, quand elle voulait me forcer à étudier la musique. H n'est pas seulement bon instrumentiste, il compose et, autant que je puisse en juger, ses mélodies sont agréables. Dans ces moments où il

joue, le triste sire se métamorphose. Il était pareillement méconnaissable tandis qu'il examinait le bureau où a été commis le cambriolage. Le rouge de l'excitation enlumina ses pommettes cireuses de cachectique. Il s'est piqué de résoudre « l'énigme ».

Père, Charles et moi-même, qui avons passé les lieux en revue avec lui, sitôt prévenus de l'intrusion, n'y voyons nulle énigme. En cette veille de Noël, nos visiteurs auront voulu se remplir les poches, oubliant que nous avons avancé la paie hebdomadaire et que le coffre serait vide.

Je comprends qu'ils aient badigeonné les murs avec leur idée de revanche. Avoir passé tant d'heures à forcer la porte blindée pour n'y trouver que paperasses inutiles aurait moi aussi attisé ma colère.

Affalé sur un fauteuil épargné, Père respirait à petits coups d'asphyxié la puanteur de brûlé qui imprégnait la pièce. Je voyais son œil voilé mesurer le saccage sanguinolent du papier peint, les trous dans la bibliothèque, le plafond noirci de suie à l'aplomb d'un tas à demi consumé de livres et de chaises désossées.

Poêle éteint, un froid de loup sévit dans ce bureau, et nos cambrioleurs ont facilement trouvé sur place les aliments d'une petite chaudière, improvisée à même le dallage, dont la pierre s'est fendue en étoile. Charles se grattait la tête. « Pourquoi diable ont-ils préféré s'enfumer plutôt que se servir du poêle ? »

D'après H., cette procédure des visiteurs indéliçats n'a rien d'inhabituel. Outre que la fumée issue d'une cheminée peut éveiller une

attention non souhaitée, un feu découvert vous réchauffera toujours plus vite qu'un foyer fermé à fort volant d'inertie.

L'Anglais furetait partout. Un chien courant, la truffe en l'air, flairant les traces. Je ne doutais pas qu'il aboierait quand il aurait pisté son gibier. Son air concentré m'exaspérait. Pour moi, l'affaire était entendue. Nos cambrioleurs avaient raté leur coup et nous l'avions échappé belle. Je n'avais qu'une hâte, fuir l'odeur de brûlé de la pièce et je me suis approché de Père en l'invitant à quitter les lieux. Il ne m'a pas écouté. Il suivait d'un œil de nouveau vif les allées et venues de son hôte. Lequel frottait un doigt sur l'un des *RACHE* !, le léchait et annonçait d'un ton détaché: « Du sang. Humain, je pense. » Puis, se tournant vers le mur opposé, il se pinçait le menton, la bouche en cul de poule, avant de traverser la pièce à distance du brasero sauvage et de réitérer son manège. Je me suis aperçu alors que la couleur de cet autre *RACHE* ! était sensiblement différente. Je n'y avais pas pris garde. Orientée sud-ouest, la pièce est mal éclairée le matin. H a goûté à deux reprises la trace rouge, avec l'intention manifeste d'éliminer toute incertitude, et lâché : « Confiture. De fraises. Mes papilles sont formelles. »

Le soupir satisfait de Père aurait été comique dans une autre circonstance. On aurait dit qu'il se passait exactement ce à quoi il s'était attendu. Comme s'il avait monté lui-même ces effets de théâtre à deux sous. Charles a secoué la tête, les sourcils froncés.

« Du sang et de la confiture de fraises ? C'est insensé ! »

Je partageais cette opinion, aussi me suis-je avancé, tendant mon index à mon tour... pour parvenir aux mêmes conclusions, agacé de m'apercevoir que l'Anglais avait une raison de s'attarder et qu'il ne jappait pas plus qu'il n'aboyait. Sa voix demeurait étale et douce.

H était penché sur la porte du coffre. Je me suis approché. Il m'a montré le bord déchiqueté, taché de sombre pourpre.

« Vous voyez, Guillaume, c'est là que votre voleur s'est blessé. Une belle entaille puisqu'elle a produit assez de fluide pour aller au bout de cette remarquable inscription. Ensuite, la source s'est tarie, mais l'artiste était emporté par son élan créateur. Regardez ici : ce bout de papier gras, les miettes, tout indique un pique-nique. Vos visiteurs avaient prévu un dessert. La confiture a produit une excellente imitation sanguine : les bouts de fraise ressemblent à des caillots ! »

Il s'est assuré une nouvelle fois que rien ne manquait, mais Charles a confirmé que les livres de compte et les dossiers d'archives n'avaient pas quitté le coffre, pas plus d'ailleurs que les plans de Markus Hammer, récemment enfermés ici parce que notre ingénieur en chef soupçonne un espionnage industriel.

H a sorti du meuble dévasté un ensemble de feuilles reliées par une pince.

« Il s'agit bien de ce dossier ?

— Oui. Hammer est un génie. Ce sont les plans d'une machine audacieuse. Si nous parvenons à la réaliser, elle fera

le travail de dix ou vingt piqueurs. Ces feuilles valent de l'or, nos cambrioleurs l'ignoraient, ils n'y ont pas touché.

– Détrompez-vous, Charles, ils y ont touché. Observez le bureau. Il était déjà couvert de cendre quand ils ont réussi à forcer le coffre. On distingue nettement la marque qu'a laissée la liasse de ces feuilles, bien plus hautes que celles des autres dossiers, quand les visiteurs l'ont posée. Et vous remarquerez la taille de l'empreinte : deux fois plus large. Ils ont ouvert cette liasse, Charles. Vos visiteurs ont regardé les plans. »

Il les a posés à son tour sur le bureau afin de parachever sa démonstration, a défait la pince d'un geste indolent, s'est penché pour le consulter.

Je lui aurais volontiers arraché les feuilles.

« Ça n'a pas de sens. Pourquoi les ranger dans le coffre, après ? Les cambrioleurs ne font pas le ménage. D'ailleurs, ceux-là s'en sont bien gardés. »

Il m'a décoché un petit sourire ironique.

« Excellent, Guillaume. Voilà exactement la bonne question : pourquoi ces documents ont-ils été rangés ? »

Père est enfin sorti de son mutisme.

« Pour cacher l'intérêt qu'ils avaient suscité. Alors, notre ingénieur ne s'est pas trompé ? C'est bien de l'espionnage industriel, Holmes ? »

– Shhh, Wendel ! Pas de nom. Ou appelez-moi Señor Herrero. »

J'ai retenu un ricanement. Il est vrai que sa peau mate et son crin noir

donnent à notre invité une irrésistible allure d'hidalgo.

Il continuait à fouiner, dans les livres à demi calcinés, maintenant, dont il examinait les parties qui avaient résisté au feu. Les livres ne font pas de si bons combustibles, après tout. Son regard allait et venait de la bibliothèque au tas dans lequel il fouillait, accroupi. Méthodique, il empilait à sa droite les vestiges des ouvrages écartés. Enfin, il se redressa, frottant avec une belle énergie ses deux mains maculées.

« Il m'apparaît que vous aimez Jules Verne, Wendel.

– Oui. Cet auteur est un visionnaire. Il joue comme aucun autre avec les données de la science pour nous donner à voir l'inconnu... Et qui sait si les mondes qu'il construit n'existeront pas demain ?

– Vous aviez ses romans dans l'ordre de parution, n'est-ce pas ? Se trouvaient-ils tous dans la bibliothèque ?

– Tous. Depuis *Cinq semaines en ballon* jusqu'à *Mistress Branican*, qui est sorti cette année », confirma Père en lui tendant l'un de ses mouchoirs avec lesquels Héloïse affirme que l'on pourrait langer un enfant.

H accepta le carré de batiste. Tandis qu'il s'essuyait, il tira, de la pointe de la bottine, dans la pile des ouvrages détruits qu'il venait d'échafauder et dont l'écroulement souleva un nuage de cendres. Décidément, H n'aboyait pas. J'avais l'impression d'entendre un chat qui ronronne quand il nous apprit :

« Vos visiteurs ont au moins emporté quelque chose, mes amis : le second

roman de Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*. »

Nous attendions une déclaration fracassante. J'ai retenu un rire. Quant à Père, il a grogné de déception. On nous avait volé un livre. Et alors ? Je n'aurais pas pris le risque de m'encombrer ainsi, à la place de nos visiteurs, mais je comprenais qu'ils ne se soient pas résignés à s'en aller les mains vides. S'ils avaient été plus malins, ils auraient compris que les plans de Markus pouvaient avoir quelque valeur, et c'est cela qu'ils auraient emporté. Père ne croit plus à l'hypothèse de l'espionnage industriel. Quand H lui a fait part de son désir de poursuivre l'enquête sur le carreau de la mine et dans le coron, il a haussé les épaules et acquiescé d'un ton las.

26 décembre 1891

Quel drôle de lendemain de Noël ! Nous avons festoyé au fond de la mine avec H, qui souhaitait descendre en fin de matinée retrouver in situ les hommes qui avaient été les derniers à côtoyer trois mineurs disparus hier. Père m'a demandé de lui servir de guide. Ces derniers temps, il n'hésite plus à m'envoyer au fond. J'en suis heureux. Difficile pour moi d'oublier l'année 86 et la mort de Watrin, l'ingénieur défenestré à Decazeville. Père s'était inquiété au point qu'il m'avait empêché plusieurs mois de descendre. J'avais dû le menacer de m'embaucher ailleurs. L'examen des faits l'avait un peu rassuré. Les 2 000 mineurs qui se sont portés au domicile du « Prussien » (en

fait, un Lorrain comme nous), ce fatal 26 janvier, étaient à la fois exaspérés par leur faible paye et par trop d'injustices. Nos hommes bénéficient d'avantages et de protections inconnus dans bien d'autres bassins et je n'ai pas mauvaise réputation. La plupart de nos ouvriers sont incapables de me voir autrement qu'en « fils du patron », mais ne me témoignent aucune agressivité. Pas plus que les porions ou les chefs de poste qui apprécient l'ingénieur. Je suis toujours bien accueilli. Nous l'avons été d'autant mieux aujourd'hui que nous apportions quelques terrines de lièvre au genièvre et trois fiasques de schnaps pour les accompagner.

H n'a pas semblé étonné quand Père l'a rejoint avec moi entre l'église et l'estaminet pour lui apprendre la disparition des mineurs. Il discutait avec Gustave, le *wachtmeister*. Je n'aime pas trop ce garde qui promène partout ses moustaches à la Guillaume 1^{er}. Il se montre parfois pire que notre curé, lequel n'hésite pourtant pas à tancer ses ouailles dès qu'elles s'écartent du droit chemin. Gare à qui organise un bal, par exemple ! Sous prétexte de contrôler le respect strict du repos dominical, Gustave n'hésite pas à pénétrer chez nos mineurs, et les reproches d'Héloïse à ce sujet sont justifiés. Ma famille n'aurait pas dû lui concéder ce pouvoir. Il y a eu des plaintes, et je ne doute pas qu'elles étaient fondées.

H avait déjà identifié l'un de nos cambrioleurs, le plus facile à retrouver, à cause de sa blessure. Un *schliessmann* très estimé sur le carreau, et que je connais bien. Apprendre qu'il est mêlé à cette aventure m'a étonné, je

l'aurais juré incapable du moindre forfait. Comme je me récriais, Gustave nous a conduits chez le mineur et nous a montré le pansement abandonné sur la table de la cuisine. Souillé de sang, il avait gardé la forme du doigt blessé. L'index de notre amateur d'inscriptions vengeresses ? Vélizy, le *schliessmann*, est l'un des disparus. Il se serait évanoui mystérieusement du coron, à l'instar de ses collègues, dont l'ingénieur Otto Marienbad, excellent élément, fantasque mais inventif. Père espère vivement qu'il n'est pas perdu pour nous à jamais. Ce doit être aussi le cas d'Héloïse, puisqu'elle adorait croiser le fer avec lui sur les nouvelles idées du catholicisme social et n'hésitait pas à l'interpeller en public, au mépris des convenances. Mère s'en était émue. « Les deux roucouleurs », comme les appelait plaisamment Charles, se donnaient en spectacle, l'une enivrée d'un Christ proche des malheureux, l'autre athée militant, au vrai plus près de se sauter au cou que de s'étriper.

Nos recherches n'ont abouti à rien, les trois hommes se sont envolés. Il court à ce sujet une rumeur superstitieuse. Père pense comme moi qu'elle s'est propagée un peu trop vite pour ne pas avoir été orchestrée. Par ailleurs, H a trouvé autre chose, chez notre boutefeu. Un curieux dessin griffonné sur un bout de papier et qui évoque une bombe d'anarchiste. Or Vélizy avait accès à tous nos explosifs. Aussi Père a-t-il quelques raisons de trembler. Il ne serait pas impossible que l'homme ait gagné peu à peu notre confiance pour disposer des matériaux nécessaires à d'obscurs attentats.

L'inquiétude de Père me contamine. *RACHE* ! L'invocation sanglante a de quoi vous hanter.

H m'a donc accompagné dans la fosse, et depuis j'éprouve pour lui plus de respect. Il a revêtu de bonne grâce la tenue que je lui tendais, il a chaussé les brodequins, il s'est enfoncé le béguin sur le front, avant de coiffer l'indispensable barrette en cuir et, son équipement ainsi parachevé, il était méconnaissable. L'homme élégant avait fait place au mineur de fond.

Je l'avais observé tandis qu'il divaguait sur le carreau à grandes enjambées impatientes, entre les wagonnets de minerai, les écuries, les ateliers des maréchaux-ferrants, des charrons et des bourreliers, le dépôt du matériel déclassé, les tas énormes de *spitz*, résineux non équarris destinés au boisage et à l'étagage. Nous nous sommes rejoints à la lampisterie où on lui a donné l'une de nos nouvelles lampes Wolf, qui ont substitué à l'huile végétale l'essence de pétrole. Père en est enchanté : elles éclairent beaucoup mieux, reviennent moins cher, et leur système d'allumage à percussion et amorces explosives a supprimé les va-et-vient des hommes aux postes de rallumage quand le grisou éteint la flamme.

À l'instant où l'*anschlager* donnait le signal de la descente, je surveillais encore H du coin de l'œil. Il était monté dans la cage sans un instant d'hésitation. La *seilfahrt* a sonné, annonçant le début de notre vertigineux voyage dans la nuit. Si l'Anglais frémissait, il cachait bien ses émotions. En fait, je me demande s'il n'était pas tout simplement inconscient des risques encourus.

Nous avons vite avancé dans les galeries. H marchait d'un pas sûr et rapide, malgré la chaleur étouffante et l'obscurité que dissipaient mal nos lampes à benzine, si novatrices fussent-elles. Il a salué chaleureusement un jeune herscheur qu'il avait interrogé la veille, et m'a demandé la permission de débaucher son équipe un moment, comme si nous n'avions pas déjà convenu de la chose. J'ai haussé les épaules, acquiescé de la tête et griffonné les noms dans mon carnet, la procédure habituelle afin de me souvenir d'indiquer à leur porion que je suis responsable de l'abandon de poste, puis je les ai rassurés, en affirmant que le manque à gagner sera compensé par une prime. Les rouleurs ont abandonné leur pelle et la berline qu'ils étaient occupés à remplir. Nous avons rejoint le *stoss*, où l'abatteur a délaissé lui aussi volontiers son pic et sa riveline, aussitôt suivi par le boutefeu, quand il a compris que le prix de taille négocié avec le porion ne serait pas révisé à la baisse et qu'il n'y aurait pas de retenue sur la paye. Alors nous avons fait « briquet de roi », comme l'ont affirmé ces pauvres diables, dont l'ordinaire est fait de *schmalzschmeere* et de *lewawurcht*. Ils n'ont certes pas coutume de goûter de si bons pâtés, ni de les arroser d'une gnôle de qualité.

Après, comme l'Anglais l'avait espéré, les langues se sont déliées. Tout le monde y allait de son couplet. Vélizy, le *schliessmann* envolé, désespérait de trouver une épouse depuis l'accident qui lui avait emporté une oreille et une partie du cuir chevelu, Lothar, le boiseur, avait été dépendu de

justesse par Marienbad, l'ingénieur, le lendemain de la mort de sa mère, emportée par la typhoïde. Le pauvre, c'était toute la famille qu'il lui restait. Son père et ses cinq frères avaient été tués par le grisou à Saint-Étienne, quatre en 86 au puits Chatelus, les deux derniers en 89 au puits Verpilleux. Lothar avait voulu arracher sa mère à de funestes pensées en quittant la Loire pour la Lorraine. Il n'avait pas imaginé de la perdre, elle aussi.

Je n'y comprenais goutte, et j'étais fort agacé de voir le señor Herrero opiner du bonnet – ou du moins de la barrette – à tous ces propos. Les disparus auraient voulu mourir ? Cherche-t-on à dévaliser son maître avant d'en finir avec une vie marâtre ? Et s'ils s'étaient donné la mort, on aurait retrouvé leurs corps. Quant à l'ingénieur, pour quelle raison aurait-il souhaité quitter ce monde ? Je le connaissais assez pour affirmer qu'il n'était pas sombre ni malheureux. C'était un homme volontaire, exalté, je ne l'imaginai pas tourner une arme contre lui.

Je me suis levé. La pause avait assez duré, j'avais du travail, les hommes aussi, H le comprenait, n'est-ce pas ?

Il en a convenu, et m'a demandé s'il pouvait m'emprunter encore un moment Jérémie, le jeune herscheur. Il remonterait avec lui au moment de la fin du poste, si je n'y voyais pas d'inconvénient.

De mauvais gré, j'ai grommelé mon accord.

Un peu plus tard, je retrouvais l'Anglais flanqué du galibot dans une toute autre galerie où avaient été

descendus les imposants réservoirs d'air comprimé destinés aux premiers essais d'un locotracteur. « Regardez, Guillaume, a crié H quand il m'a reconnu, cette forme ne vous rappelle rien ? »

Il désignait les cylindres du doigt, surexcité. La curiosité m'a retenu. La forme des réservoirs me rappelait bien quelque chose, mais quoi ? H m'a demandé mon carnet, mon crayon, il a griffonné un croquis et me l'a tendu. Il avait silhouetté la bombe thermos des anarchistes. « Ajoutez juste un appareillage en tête de ces réservoirs... », a précisé l'Anglais.

27 décembre 1891

H est parti. En fin de matinée, quand nous sommes rentrés de la messe, il avait eu un long entretien avec Héloïse. Ma sœur en est sortie les joues blanchies, regard fuyant, elle est montée s'enfermer dans sa chambre et ne s'est pas présentée au dîner. « Un malaise digestif, semble-t-il ! » s'est affligée Mère qui s'inquiétait de l'absence de sa « tourterelle » et s'était renseignée à ce sujet. Ses regards courroucés montraient d'évidence qu'elle rendait son invité responsable d'un aussi déplorable état.

Lequel ayant annoncé son départ, elle est restée bouche bée.

« Vous avez terminé votre enquête ? » a demandé Père, qui apprenait visiblement lui aussi la nouvelle.

H nous a regardés, l'air déjà de s'être envolé à mille lieues de nous, puis il a proféré d'un ton bref :

« Je l'ai conduite aussi loin que possible. Je peux vous affirmer, Wendel, que vos cambrioleurs n'étaient pas plus espions que dangereux anarchistes.

— Allons, Holmes, votre esprit est plus affûté, d'habitude. Vous l'avez dit vous-même, l'un des voleurs est Velizy. Le boutefeu savait que les hommes avaient été payés et que le coffre serait vide. Quel serait le motif du cambriolage, dans ce cas ?

— Les plans de votre nouvelle machine, bien sûr. Copiés ou examinés une dernière fois, puis rangés de façon à ce que vous ne soupçonniez pas cet intérêt. Les appels à la vengeance ont été produits dans une inspiration subite, pour détourner votre attention. Qui sait, peut-être l'un de vos disparus a-t-il lu les récits de ce cher Dr Watson ? Il est surprenant que j'aie déjà trouvé une inscription semblable sur une maison de Lauriston Gardens où j'étais allé enquêter.

— Mais vous prétendez qu'il ne s'agit pas d'espionnage !

— J'en suis sûr. »

Père secouait la tête, dérouté. Mère fronçait les sourcils, elle n'avait pas décoléré. Elle a lancé, d'un ton cassant :

« Sur quoi fondez-vous cette affirmation ?

— Je doute que votre fille aurait aidé des ennemis de votre famille ou de votre nation, lui a répondu Holmes d'une voix étale.

Mère a poussé un cri d'indignation. Quant à Père, les joues brusquement enflammées, il s'est exclamé :

— Héloïse ? En quoi diable serait-elle mêlée à ce forfait ?

- Rappelez-vous le matin de son arrivée, quand je l'ai croisée sur le perron. Le sang sur ses mains, sur sa robe... juste après la nuit du cambriolage, et comme elle s'est troublée. Un blessé, plutôt qu'une accouchée dans le train.

- Elle était amoureuse d'Otto, est intervenu Charles. Et ils étaient toujours ensemble, avec Velizy. Partout ! Au cabaret, au bal, aux réunions des mineurs...

- Jamais à l'église ! a coupé Mère, les lèvres pincées.

- Remerciez Dieu et tous ses saints, lui a rétorqué Holmes, imperturbable, votre fille n'a pas disparu. »

Il était assis très droit, la tête haute, et son calme souverain ne m'avait jamais autant irrité.

« Mais elle aurait pu disparaître, n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire ? Que notre Héloïse est la complice de vauriens sans foi ni loi qui se sont escamotés volontairement ?

- Vous feriez un excellent enquêteur, Guillaume. Vous avez le sens de la déduction. Si vous saviez oublier votre amour-propre, vous auriez trouvé comme moi la clé de l'énigme. Un témoin a vu vos disparus entrer sur le carreau avant-hier. Que l'ingénieur ouvre les grilles un jour de Noël ne l'aurait pas étonné s'ils n'avaient eu pour compagnon un *anschläger* que vous avez renvoyé il y a quelques mois, Wendel. Renvoyé pour une faute qu'il avait commise, mais le bruit court que vous vouliez vous en débarrasser parce que c'est un agitateur. Un petit homme trapu, séduisant de visage, brun de poil et de cuir.

- Vittorio Amato ? »

Nous nous regardions tous, ahuris d'apprendre que Marienbad, l'ingénieur chéri de Père et d'Héloïse, se serait commis avec ce réprouvé. Les Italiens sont une plaie sur le carreau, braillards, sales, ivrognes et débauchés... quand ils ne prêchent pas la guerre contre les patrons.

« Votre Vittorio est reparti seul au bout d'une heure.

– Ils auront eu besoin de lui pour mouliner la cage, a expliqué Père. Mais par tous les démons de l'enfer, qu'allaient-ils donc chercher au fond ?

– Une terre promise ? Quelque eldorado rencontré dans les livres ? Souvenez-vous du roman de Jules Verne qu'ils ont volé : *Voyage au centre de la Terre*.

– Bon Dieu, Holmes, cessez de parler par énigmes. Ces hommes sont-ils remontés, oui ou non ?

– Qui le sait, Wendel ? Interrogez Héloïse. Moi, je lui ai promis de me taire. Il n'y a pas eu de crime, et vous n'êtes pas menacé. »

H a terminé son verre de mirabelle, clappé de la langue, la tête un peu penchée, comme s'il était à l'écoute de voix inouïes, et nous n'avons pas réussi à lui arracher un mot de plus, hormis les paroles convenues qui accompagnent le départ de tout hôte poli. Mère cachait mal sa fureur. Père réprimait à grand peine les démangeaisons de sa curiosité. Quant à moi, je n'attendis pas que notre invité eût franchi le seuil de notre demeure pour monter quatre à quatre les marches du grand escalier et me ruer jusqu'à l'appartement de ma sœur, mais elle avait posté un cerbère à sa porte, sa nounou, Célestine, et je ne réussis pas

plus à entrer qu'ensuite Charles ou Père. Si Mère obtint des explications, elle les garda pour elle.

Daniel soupire et replace avec soin la liasse de feuilles dans sa chemise en plastique. Holmes avait trouvé. Comment en douter, à la lecture de ces pages ? Guillaume de Wendel mentionnait dans son journal les recherches entreprises en vain dans la mine, quand sa famille avait admis que Holmes pouvait les avoir éclairés quant à la vérité. Les fouilles menées galerie après galerie n'ayant abouti à rien, ils s'étaient persuadés que le détective londonien avait menti pour protéger Héloïse, et ils avaient classé l'affaire. Plus tard, le journal était entré dans les archives familiales, pour en ressortir de loin en loin, quand de nouveaux mineurs disparaissaient.

Au fil du temps, les témoignages devenaient de plus en plus fantaisistes. Daniel frissonne. Lui aussi, ce soir, pendant sa longue errance, il a cru mille fois l'apercevoir, la dame blanche, ce fantôme qui s'évanouit aussitôt approché. Le fameux mirage de la mine que rencontrent les mineurs en détresse. Lors du coup de grisou de 1907, au puits Vuillemin, et le 16 septembre 1929 au puits Saint-Charles, et de nouveau au puits Vuillemin en 1948. La fermeture du bassin de Petite-Rosselle l'avait privée d'apporter son aide à des survivants, voilà ce que murmuraient les anciens. Parce que lors des coups de grisou et de poussière au puits Simon, le 25 février 1985, on retrouvait la dame blanche à Forbach. Certains prétendaient qu'elle chevauchait les catastrophes tel un ange maléfique. Peut-être les suscitait-elle ? Parfois, elle était accompagnée d'un monstrueux félin à dents de sabre. D'après les témoignages, l'animal lui obéissait comme un chaton.

Daniel tire un autre dossier du *hawasack*. Faisceau de preuves ? Il ricanait, au début, jusqu'à ce qu'il trouve des empreintes de très gros chat sur un terril. Un spécialiste du Muséum a examiné le moulage : l'empreinte ne correspond à aucun animal répertorié. Et l'analyse de la touffe de poils couleur d'ambre dont un mineur avait proclamé qu'ils provenaient de l'animal n'a pas donné de meilleurs résultats. ADN inconnu.

Il feuillette le dossier, en retire trois feuillets, liés ensemble par une agrafe.

Ministère de l'Intérieur
Direction générale de la police nationale
Service régional de police judiciaire de Metz

Affaire : Disparition

Objet : Déposition de M. TABUCCHI Emile, retraité.

L'an 1995

Le 29 novembre à 9 heures

Nous, Louis Desandrouin,
Inspecteur au SRPJ de Metz

Officier de police judiciaire en résidence à Forbach
(Moselle),

– Avons convoqué et constatons que se présente M. Tabucchi Emile, né le 29 septembre 1929 à Merlebach (France), de Tabucchi Giovanni et Capellani Renata, marié, retraité des Charbonnages de France et demeurant à Petite-Rosselle (Moselle). Serment prêté de dire toute la vérité, rien que la vérité, dépose comme suit :

« Si je suis venu vous parler, c'est parce que la disparition de Francis Schuler et de Willy Hagen ne m'a pas étonné. Elle ressemble foutrement à celle d'un autre gars que j'ai bien connu, dans mes débuts à la mine, Antoine Gomera. Il s'était envolé pareil, en 1955. On avait le même âge, tous les deux. Après la guerre, ici, c'est à la mine qu'on trouvait un métier. C'était pas du boulot de feignant mais on avait de gros avantages : le logement, le chauffage ou les soins gratuits, la retraite... et le salaire était royal. Comme il fallait gagner la "bataille du charbon" pour relever la France, on travaillait souvent sept jours sur sept. Le samedi on avait la prime : 50%, et le dimanche, on doublait la paie. Qui voulait croquer davantage déhouillait un mètre de plus ou allait au fonçage, bosser dans les fines, ces nuages de poussière qui vous faisaient tousser sans fin. Des postes où on gagnait beaucoup. On était payés à la tâche. Les jours de paie, l'obersteiger répartissait les gains de production entre ses équipes, il y avait parfois des retenues ou du favoritisme, ça criait à l'injustice et l'Antoine était toujours en première ligne. Notre porion de quartier l'avait dans le nez parce qu'il lui tenait tête. Ça s'est pas arrangé quand on l'a élu délégué mineur, l'Antoine. Il s'est mis à rendre au chef la monnaie de sa pièce en lui infligeant du contrôle tatillon sur le boisage, ou la teneur en poussière de ses chantiers. Un jour, il avait détecté une nappe de grisou, il saisit le tube d'air comprimé, le flanque entre les

mains du chef qui lui collait aux basques, et il le règle au débit maximum. On aurait dit un boa, dans les mains du porion ! Le flexible se retourne contre lui et crac ! le flux d'air arrache son dentier. Il criait : « *Meine zähne, meine zähne...* » mais le grisou primait, et la prothèse a disparu dans le tourbillon. Ensuite, les gars de l'équipe étaient pliés. Faut dire qu'il avait une drôle d'allure, le chef, avec ses lèvres tirées sur ses gencives ! Sacré Antoine, *Schnuf* ne risquait pas de lui pardonner cette humiliation !

QUESTION : *Schnuf* ?

RÉPONSE : *Schnuftuwack* ! C'est comme ça qu'on appelait ce porion parce qu'il se passait quasi pas cinq minutes sans qu'il renifle une prise de tabac. C'est interdit de fumer, au fond. « Ça permet d'éternuer la poussière », qu'il disait. On prisait tous, mais renifler et cracher à ce point-là, ça nous dégoûtait. En vrai, *Schnuf*, il s'appelait Helmut Hamann.

QUESTION : Hamann, j'ai vu passer ce nom dans les archives. Il avait été impliqué dans la disparition, n'est-ce pas ?

RÉPONSE : Oui. La nuit où l'Antoine a disparu ils étaient au fond tous les deux. Et ils se crêpaient comme chien et chat, personne n'ignorait ça. *Schnuf* avait été l'un des chouchous allemands de l'ingénieur en chef, Roger Cadel, l'homme à poigne nommé par François de Wendel à Petite-Rosselle pour "sauver les rendements". Ça pouvait pas coller. Surtout que l'Antoine avait perdu un jeune frère qu'il adorait dans le coup de grisou du puits Vuillemin, à l'étage - 600, le 10 janvier 1948. 24 morts ! Hamann était de poste. Et lui, il avait survécu.

QUESTION : Vous pensez qu'il l'a tué ?

RÉPONSE : Le galibot ? On a parlé de négligences, à l'époque. La vérité, c'est que les Houillères poussaient à la surproduction. Le matériel suivait pas. Du coup, les hommes non plus, il y avait encore le rationnement. Ajoutez les décrets Lacoste, les mineurs se sentaient trahis. Résultat : la grève générale, les CRS et les chars de l'armée qui nous flinguent, les morts, toute cette horreur, en octobre et novembre 48. Jamsek, le mineur tué à Merlebach, c'était un ami, lui aussi. Après, c'était la modernisation. L'arrivée des skips, du remblayage hydraulique, des convoyeurs blindés, des pousseurs pneumatiques...

QUESTION : Je ne parlais pas du frère tué en 48, mais de votre ami Antoine. À votre avis, Hamann l'aurait assassiné ?

RÉPONSE : Ah ! Non, assassiné j'y crois pas. Pendant trois ans, en tant que délégué, l'Antoine avait

silloné la mine. Personne ne la connaissait comme lui. À la fin de son mandat, de nouveau hauer, revenu sur le front de taille, je le trouvais changé. Il ne supportait plus le culte du record, la compétition constante entre équipes, entre sièges. On se mesurait même à l'échelle nationale et internationale.

"*Schippe, schippe !*", c'était le mot d'ordre. Quand on se retrouvait dans le flot des mineurs, aux changements de poste, l'Antoine disait ça : « je suis sifflé par la sirène pour aller au chagrin » ! Il ne riait plus aux *witze* qui s'échangent au fond ou sous la douche, et même il grimaçait quand elles étaient un peu salées... le genre qu'on ne dit pas aux dames ! Il répondait à peine au *Glück auf* des copains, or on réagit tous à ce salut traditionnel des mineurs. Exactement comme Francis et Willy aujourd'hui. Ils avaient la tête ailleurs depuis des mois. Même plus le "temps" de boire la goutte ou d'échanger trois mots avec un *kumpel*.

QUESTION : Ils étaient préoccupés, l'air de craindre un mauvais coup ?

RÉPONSE : Non, l'air ailleurs. Partis, si vous voulez. Juste un exemple : des potes leur ont joué deux tours classiques. À Francis, la veste piégée par une chaîne de blindé enfilée dans les manches. Ensuite, cadenas et tour de clé. Impossible de l'enfiler au moment de la remonte. Et une souris dans chaque poche, pour faire bon poids. Croyez-le ou non, pas un sourire, pas une grimace, pas un cri. À l'autre, les verres d'eau montés en équilibre sur le roll équipé d'une planchette, salle des pendus. Tout un art, monter ça au plafond sans renverser les deux gobelets. Willy n'était pas pressé de récupérer ses affaires, comme le sont toujours les mineurs. Il enlevait son *shafkläda*, tranquille. Tous autour, les autres trépignaient d'impatience. Enfin, il tire sur la chaîne du roll, et subit sa douche sans broncher. Mes amis disent qu'il a "haussé un sourcil" !

QUESTION : Il y a eu d'autres disparitions dans ce secteur. En fait, si j'en crois les archives, on en signale depuis un siècle. Vous auriez prétendu les expliquer ?

RÉPONSE : L'Antoine était mon ami. Et j'ai très bien connu Francis et Willy. À ce moment-là, j'étais passé dans les Etams, puis à la mine-image. Cours du soir et promotion interne. Je les ai formés pour le CAP quand ils avaient seize ans et qu'ils ignoraient tout de la minette. Ils ont pas débuté galibots. Moi, j'ai perdu cette phalange au criblage ! Il n'y avait pas de lavoirs, autrefois. Les mêmes apprenaient à la dure. Ça ne rigolait pas.

QUESTION : Et pourtant ?

RÉPONSE : Pardonnez-moi. Je vous fais perdre votre temps, avec ces souvenirs. Je voulais que vous compreniez bien que je connais la mine. Et que j'ai longtemps réfléchi. Une rumeur a couru longtemps ici avant que ces messieurs aux grands esprits la déclarent "infondée", comme ils disent. Je crois, moi, qu'elle est fondée. Ces hommes, ces femmes qui ont disparu, je crois qu'ils ont trouvé une cité souterraine, un autre monde, moins dur, plus fraternel, et je crois qu'on y accède par les galeries des mines.

QUESTION : Voyez-vous quelque chose à préciser ou ajouter ?

RÉPONSE : Je n'ai rien d'autre à déclarer, malheureusement.

Après lecture faite personnellement, M. Tabucchi Émile persiste et signe avec nous le présent procès-verbal à 12 heures.

INSPECTEUR LOUIS DESANDROUIN

Les fantômes, les monstres, les disparitions jamais élucidées d'hommes liés à la mine, tous décalés, prêts à l'impossible recherche d'un monde meilleur, voilà ce dont Daniel s'est approché au plus près, lui aussi. A chaque explication hors norme, les enquêteurs au fil du temps ont opposé une explication rationnelle. Les fantômes ? Des hallucinations inspirées par les intoxications dues au CH₄. Les empreintes du félin géant ? La présence concomitante d'un cirque et d'une ménagerie.

Daniel sourit, oubliant un instant sa situation périlleuse, saisi par une vision fantasmagorique : une belle dompteuse emmenant en promenade son tigre favori, la nuit, sur un terril voisin du chapiteau où elle se produit le jour.

Les yeux clos, il se berce un instant dans cette imagerie. La créature a les traits d'Armelle. La bouche sensuelle au sourire de Joconde, les yeux vert électrique. Elle est très peu vêtue, Jane d'une jungle de pacotille, en bikini léopard.

Daniel secoue la tête, *repandre l'inventaire, c'est vital !*

La séductrice s'effiloche.

Le magasin de la SAMER la remplace, bien moins sexy. Daniel cligne des yeux. Antoine Gomera ! Le listing de ses dettes à la succursale

alimentaire des Houillères lui revient en mémoire. Extraordinaires, les dettes. Quand les autres mineurs se ruinaient en *lyonawurcht* ou en schnaps, lui achetait de l'huile. Qui se nourrirait d'huile ? Elle purge quand on la prend en quantité. Or il l'emportait par bidons de dix litres !

Du carburant ! comprend le détective. *Pour alimenter une machine, là-dessous. Celle des plans de Markus Hammer ?*

Les derniers disparus n'ont pas acheté d'huile, mais des chutes inexplicables de la tension électrique ont été signalés sur le réseau. La même machine pourrait manger une nouvelle énergie...

Daniel range les feuilles, se lève. Il se sent engourdi, dolent, tandis qu'il reprend sa marche dans la galerie, les yeux mi-clos, saisi soudain de l'impression absurde qu'il est en train de rêver cette histoire de quête impossible, et qu'il se réveillera bientôt.

Un moment distraite par son effort de réflexion, la sensation de soif est de retour, intense. Daniel passe sa langue cartonneuse sur ses lèvres fendillées. Il n'avait pas imaginé qu'il pouvait être si difficile de se priver d'eau.

Quand il arrive au bout de la galerie et que le faisceau de sa lampe éclaire le mur qui la condamne, il gémit de désespoir. Il a déjà plusieurs fois expérimenté ces impasses. Revenu sur ses pas, il a changé de direction. Voilà comment il se trouve maintenant tout à fait perdu. Mais c'est un mur de trop. Il se laisse glisser sur ses talons et, dans ce mouvement, sa *kopplomp* accroche le canar pratiqué dans le mur. Le cœur de Daniel sonne soudain dans ses oreilles, à grands coups qui l'assourdissent. L'orifice d'aéragé, impraticable, a été agrandi à coups de masse. Les déblais traînent au sol. Un errant comme lui s'est-il forcé un passage vers une issue improbable, ou Daniel vient-il de trouver une voie vers la mythique cité des mineurs ?

Il enjambe la brèche et s'avance. L'énergie le brûle, de nouveau. Peut-être trouvera-t-il bientôt le cadavre ou les ossements de celui ou de ceux qui l'ont précédé, mais qu'importe, il sera fixé sur son sort.

« Descente aux enfers », murmure-t-il, la voix enrouée de soif. La bowette qu'il emprunte, en très forte pente, dessert un puits dont Daniel se résigne à emprunter l'échelle rouillée, non sans lâcher un gloussement éraillé. Tout homme sensé, désireux de sauver sa peau, tenterait de remonter vers la lumière, non de s'en éloigner...

En bas du bure s'ouvre une nouvelle galerie, si basse que Daniel doit s'y engager à quatre pattes, obligé souvent d'avancer sur les avant-bras.

Interminable reptation. Il débouche enfin sur une salle haute, aspire une goulée d'air avec l'énergie d'un noyé. Il avait l'impression d'étouffer.

Il tourne sur lui-même, balayant les parois et le sol irréguliers de la tête. Il semble qu'il ait atteint une caverne naturelle, dont la voûte à l'ogive quasi parfaite a empêché, au fil du temps, le comblement. Pour lui qui n'est pas géologue, la nature de la roche est impossible à définir, mais elle lui semble étrange, avec ses reflets bleu-vert. *Des champignons, peut-être, ou de la mousse ?* L'air est plus frais que dans le reste de la mine, plus humide aussi. *Champignons, décidément, si on en juge à l'odeur.*

Il progresse vers l'extrémité de la salle, escalade un ressaut du sol et pousse un grand cri émerveillé : « La machine ! »

Elle est là, massive et tapie sur ses rails, fidèle au croquis du journal des Wendel, la « bombe thermos d'anarchiste » siglée d'une spirale, un engin à la forme oblongue où peuvent s'installer trois personnes en ligne sur des sièges sommaires. Une foreuse orne son nez et lui dessine une sorte d'étrave. Non loin d'elle s'ouvre un très large travers-banc qui avait échappé à la première inspection de Daniel, parce qu'il part en angle aigu dans le rocher.

Ils ne pouvaient évidemment pas apporter le matériel par le trou de serpent que j'ai emprunté ! conclut Daniel qui, au terme d'une sommaire exploration, pousse un nouveau cri, de triomphe cette fois, en découvrant dans la machine une *kafeblesch* remplie d'un café qu'il boit d'une traite. Enfin désaltéré, il mesure au délicieux arôme persistant sur sa langue que le contenu de la gourde ne date sans doute pas de plus d'un jour. Puis un bruit pointu de pierres qui cascades alerte son oreille.

« Armelle ? » murmure-t-il.

En même temps, sa gorge se serre. Le galop feutré qu'il entend maintenant, comment l'attribuer à une femme ? Il volte et, dans ce mouvement, se penche pour saisir un quartier de roche et le brandir, arme dérisoire, contre la forme bondissante apparue dans le faisceau de sa lampe.

Le monstre de la mine !

Sorti du travers-banc, le fauve semble à Daniel hors de toute proportion, plus long qu'il n'est possible selon les normes terrestres, ses babines bleutées de félin larges ouvertes sur une gueule aux muqueuses sombres et luisantes où se détachent deux terrifiantes canines. Et sa ruée ne laisse aucun doute : l'intrus de sa caverne est la proie.

Mais tandis que la bête le bouscule dans sa première charge, Daniel ne se résigne pas. Il oppose sa pierre au mufle menaçant et hurle : « Armelle ! Je ne veux pas mourir ! »

Un cri désespéré, auquel il reçoit pourtant une réponse sous forme d'un trémolo sibilant. La bête se fige et tourne son énorme tête vers la source de l'étrange injonction.

Armelle apparaît, luminescente, magnifique dans une robe étoilée qui la moule étroitement, son visage pailleté resplendit, ses cheveux de lune irradient une pâle blondeur qui semble se diffracter sur les murs.

La dame blanche... Daniel sent son énergie l'abandonner et se laisse choir sur le capot de la machine. La sueur qui roule sur ses joues lui chatouille le cou. Il éprouve une désagréable sensation d'infériorité, aggravée par les relents âcres que son corps malmené exhale.

« Je te présente Tigrishka, dit Armelle. Une amie. »

Daniel souffle par le nez, plié en deux, ses mains tremblantes englouties entre ses genoux. Il trouve enfin l'énergie de se redresser et lâche, affectant un ton calme :

— Tes amies me paraissent peu recommandables.

— Ne grogne pas. Elle jouait. Elle n'en a pas souvent l'occasion, dans cette grotte.

— Je ne grogne pas. Ta créature donne plutôt l'impression de surveiller votre foutue machine. Elle ne m'aurait pas tué, sans ton ordre ? D'ailleurs, ce n'est pas ce que tu voulais, me tuer ?

— Curieuse idée. Je t'ai choisi, Daniel. Je t'avais choisi à l'instant où je t'ai aperçu.

— Tu ne craignais pas que je vous trahisse ?

— Qui t'aurait écouté ? Qui a jamais prêté sérieusement attention à la légende de la mine ? Même tes commanditaires ne t'auraient pas pris au sérieux. »

Daniel la regarde, à demi rassuré. Maintenant qu'elle parle, elle l'impressionne moins. La crainte révérencieuse l'a quitté. Cette fille n'est pas un être surnaturel, il y a une explication logique à ses apparitions.

« Mais je sais où est la machine, maintenant.

— Oui, mais tu as plus envie de découvrir Utopia que de satisfaire M. de Mailly et les HBL. »

Le détective ose un clin d'œil, malicieux.

« Et la belle Armelle-Héloïse m'invite à visiter sa mystérieuse cité ?

— Tu crois ? dit-elle avec un petit rire roucoulant. J'ajoute que si tu en doutais, et si tu refusais cette chance, je serais bel et bien obligée de te tuer, maintenant que tu as percé le secret de mon identité. J'ai connu un homme qui aurait apprécié tes remarquables capacités.

— Holmes, j’imagine. J’aimerais bien savoir par quel miracle tu as eu la possibilité ou la chance de nous rencontrer tous les deux.

— Le temps est une dimension élastique. En Utopia, cette élasticité nous est beaucoup plus favorable. Qui se languit de ses origines et veut revenir ici de loin en loin est obligé de changer d’identité.

Daniel hoche la tête, saisi par une inspiration soudaine.

— Le vieux mineur ! Il disait vrai : il t’a connue quand il avait vingt ans. Et le Toine, celui que tu as préféré, c’était Antoine Gomera !

Elle le regarde, admirative.

— Bien vu, Sherlock !

— Tu l’as quitté ? S’il vit en Utopia, votre amour ne devrait pas plus s’être ridé que toi ?

Les yeux verts se voilent.

— Tu parles d’un autre monde. S’il n’était que merveilles, je ne viendrais pas ici chercher ce qui me manque. Utopia n’est pas sans danger : Antoine a manqué de prudence. Au moins les mots “égalité” et “fraternité” n’y sont pas des gargarismes pour hommes politiques.

— Tu sais comment elle marche, votre machine ?

— Ses vibrations ouvrent une porte sur cet autre monde. Tu veux la tester ? »

Daniel hoche la tête. De nouveau, son cœur bat à s’arracher. Est-il prêt à rompre toutes attaches ? Héloïse est une “fondatrice”. Le laisserait-on lui aussi revenir à son gré ?

Elle glisse deux doigts entre ses « lèvres de plébéienne » et siffle sur un ton appuyé, grelottant. De la galerie qui part en angle revient alors le monstre au pelage beige et feu, Tigrishka. Il rejoint la jeune femme et s’assoit à ses pieds, dévoilant dans un bâillement gigantesque ses deux inquiétantes canines. Héloïse caresse la tête du félin.

« On est au complet, tu peux monter dans le vibreur. Au milieu. Je me mets aux commandes. »

Daniel s’installe, essayant d’oublier la tigresse au parfum fauve qui a sauté dans l’habitacle. En pure perte. La bête pousse son mufler contre son dos et le mordille, comme si elle prenait plaisir à le terroriser.

« C’est parti ! » clame Héloïse-Armelle.

Un ronflement monstrueux envahit tout l’espace, Daniel serre ses dents pour les empêcher de claquer. Une odeur d’ozone lui pique la langue et le nez. Il a l’impression que toute sa chair va désert son squelette tandis que

le bruit et la trépidation de l'engin gagnent en puissance. La machine jouant sur son rail heurte en douceur le rocher, recule... et traverse.

GLOSSAIRE

(Les mots ou expressions germaniques ou à consonance anglo-saxonne sont issus du « platt », langage particulier de la mine dans les houillères du Bassin de Lorraine.)

Abatteur : mineur qui extrait le charbon de la veine.

Aérage : système de ventilation indispensable à l'évacuation de l'air vicié et des gaz dangereux, tel le grisou.

Anschläger : moulineur. À l'origine, c'était lui qui sortait et vidait au jour les berlines sorties de la cage. Après, sa tâche était de décager les hommes et le matériel.

Apeva : appareil de survie porté à la ceinture. Il permet une autonomie respiratoire de trente minutes, le temps de gagner un des abris pressurisés où se trouvent des cartouches relais.

Apod : perche ou télésiège qui permet le déplacement des mineurs dans les galeries où les voies ferrées sont impossibles.

Barrette : à l'origine, chapeau à larges bords en cuir bouilli. Devenu casque plat, il est aujourd'hui en plastique.

Béguin : petite calotte en toile que l'on portait sous la barrette.

Blindé : convoyeur métallique à chaînes et à raclettes pour le transport du charbon.

Boisage : pose du soutènement dans les galeries ouvertes par l'abattage. Autrefois en bois, surtout de sapin qui « avertissait » par des craquements évocateurs de mouvements ou d'effondrements proches, les étais sont devenus ensuite essentiellement métalliques.

Boutefeu : mineur chargé des explosifs. Il travaille « au rocher », pour ouvrir de nouvelles galeries.

Bowettes : galeries creusées pour relier les puits et les chantiers d'extraction. On dit aussi « travers-bancs ».

Briquet : casse-croûte du mineur.

Buckle (ou Buckeln) : frotter le dos d'un autre mineur sous la douche collective, tous les hommes formant un « petit train ».

Bure : puits reliant deux niveaux de la mine.

Cage : benne-ascenseur desservant les différents étages de la mine. Suspendue au câble d'extraction sous le chevalement, elle porte les hommes, les berlines et le matériel.

Canar : buse d'aération.

Carreau : ensemble des installations situées à la surface d'un puits.

Chevalement (Belle-de-fer) : structure en bois à l'origine, puis en fer ou en béton, soutenant la poulie de grand diamètre (molette) qui entraîne le câble d'extraction et la cage.

Coke : combustible utilisé en sidérurgie et obtenu par distillation de la houille.

Criblage : tri du charbon selon sa granulométrie. Le lieu où se passe ce calibrage.

Découverte : mine à l'air libre.

Déhouillage : abattage du charbon.

Délégué mineur : mineur élu par ses collègues pour un mandat de trois ans. Sa fonction est liée à la sécurité. Il visite les chantiers, contrôle le boisage, la teneur en poussière et en grisou. Il n'est pas payé par la mine, mais par la **DRIRE** (Direction régionale de l'industrie).

Etams : employés, techniciens et agents de maîtrise. Dans la hiérarchie de la mine, ils sont l'échelon qui suit celui des simples ouvriers, chefs de poste et chefs de taille. L'échelon des Etams va du porion de poste au porion de quartier, responsable devant le sous-chef porion et le chef porion. Lequel dépend directement de l'ingénieur et du chef de siège.

Exhaure : tout procédé d'extraction des eaux d'infiltration et des eaux injectées pendant la taille, pour faire tomber la poussière. Les eaux pompées aboutissent en surface aux bassins d'exhaure.

Fines : poussières de charbon.

Fonçage : creusement d'un puits. Il était ensuite cuvelé en bois, comme un tonneau, pour éviter les infiltrations. Les derniers puits furent cuvelés avec des pièces de fonte jointées au plomb.

Foudroyage : opération consistant à laisser s'écrouler les toits des galeries en enlevant le soutènement.

Gaillette : petit bloc de charbon.

Galibot : jeune apprenti mineur.

Glück auf ! : le salut des mineurs de l'Est, en tous temps, en tous lieux.

Grisou : Gaz essentiellement composé de méthane (CH₄), inodore, non toxique, mais qui forme au contact de l'air un mélange détonnant dont la moindre étincelle suffit à provoquer l'explosion.

Grisoumètre : appareil servant à mesurer la présence et le taux de grisou.

Hauer : piqueur, ou abatteur, ouvrier qui abat le charbon sur le front de taille.

Haveuse : énorme machine d'abattage actionnée par une chaîne et armée aux deux bouts par des tambours hérissés de pics. La plus célèbre est l'Electra 2000.

Hawasack : sac à dos porté sur l'épaule comme une besace.

Herscheur : mineur qui poussait autrefois les chariots, puis les wagonnets et berlines afin d'évacuer le charbon. Aujourd'hui, on les nomme plutôt convoyeurs, ou mineurs affectés au roulage.

Kafeblesh : gourde en aluminium pour transporter le café.

Kaplampe (ou Kopplomp) : lampe frontale du mineur fixée sur son casque et alimentée par la batterie portée à la ceinture.

Kumpel : camarade.

Lampisterie : salle où chaque mineur dépose son appareil d'éclairage, son Apeva et sa plaque d'identité.

Lewawurcht : saucisse de foie.

Lyoner (ou Lyonawurcht) : saucisse de viande.

Mine-image : Reproduction à la surface des différentes conditions d'exploitation de la mine, en plateures (gisement de charbon « plat », c'est-à-dire dont le pendage ne dépasse pas 25 degrés), dressants (veines dont la pente approche la verticale) ou semi-dressants (pendage de 25 à 45 degrés), de façon à permettre un apprentissage sans risque des futurs mineurs.

Minette : charbon.

Moulineur : voir *anschläger*.

Obersteiger : chef porion (ou maître-porion). Agent de maîtrise.

Porion (ou Steiger) : contremaître.

Recette : installation située à chaque étage du puits et desservant la cage. On distingue la recette jour, en surface, de la recette du fond.

Ripeurs de piles : mineurs affectés au soutènement marchant sur le front de taille. Au fur et à mesure du creusement, les ripeurs font avancer les piles hydrauliques et leur toit d'acier.

Rivelaine : *pic à manche court et à deux pointes.*

Roll : *rouleau sur lequel sont accrochés les habits du mineur dans la salle du pendu.*

Sackauer : *fainéant.*

Sainte-Barbe : *patronne des mineurs*

Salle des pendus : *salle où les mineurs s'habillent et se déshabillent. Le vestiaire est en hauteur (jusqu'à vingt mètres !), et les hommes hissent leurs habits de citadin ou de mineur au moyen d'une chaîne, après les avoir accrochés sur le roll. Ainsi, l'espace est-il dégagé au sol.*

SAMER : *réseau de magasins des Houillères du Bassin de Lorraine, qui leur permettait de contrôler le marché de la distribution alimentaire et d'offrir aux mineurs des marchandises à prix avantageux.*

Schafkläda : *bleu de travail.*

Schiessmann : *boutefeu.*

Schippe ! Schippe ! : *Creuse ! Creuse ! (Injonction faite aux mineurs : l'idée était de produire à tout prix afin de gagner la « bataille du charbon », après guerre, pour redresser l'économie de la France. La compétition entre équipes et sièges était intense.)*

Schmalzschmeere : *tartine de saindoux.*

Schnuftuwack : *tabac prisé par le nez, fumer étant interdit au fond, à cause des risques d'explosion dus au grisou.*

Schrämmaschine : *haveuse.*

Seilfahrt : *sonnette annonçant la descente de la cage.*

Soutènement marchant : piles hydrauliques que les ripeurs font avancer au fur et à mesure de l'abattage afin d'étayer la galerie.

Spitz : grumes ou autres morceaux de bois servant à l'étayage et au boisage.

Stoss : Front de taille.

Streckenulli : birail au sol, muni d'un câble tiré par un treuil.

Terril : talus formé en surface par les « stériles », résidus et déblais.

Travers-bancs : voir bowettes.

Wachtmeister : garde appointé par la Société des Mines de Sarre-et-Moselle.

Witze : blague.